



Réception de Marie-José Béguelin

DISCOURS DE MARC WILMET

A LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 SEPTEMBRE 2009

Madame,

Cet exorde solennel nous rajeunit. Moi en tout cas. *Vous* n'en avez guère besoin.

J'ai dû vous saluer ainsi lors de notre première rencontre. Cela se passait en des temps pas très anciens, le 27 avril — admirez la précision — 1999, à Genève, où l'on m'avait invité à un colloque international sur les articles français. Il s'agit, je ne vous apprends rien, d'une problématique récurrente : de « petits mots » (*article* dérive du latin *articulus* 'petite articulation', diminutif du grec *arthron*) susceptibles d'exprimer du blanc au noir le très général (par exemple *L'homme est raisonnable* égale « tous les hommes », en principe) ou le très particulier (par exemple *L'homme à l'oreille coupée*), le « défini » LE en butte à la concurrence de l'« indéfini » UN. Comble des combles, le système des contraires et des doublons vaille que vaille maîtrisé, les allophones enfin capables, croient-ils, de mettre l'article se voient instamment priés de l'omettre à bon escient : *Pierre est professeur* (article zéro) ou *parler politique, faire tapisserie, jouer cartes sur table*, etc. Au cours d'une séance mémorable du Congrès de linguistique romane, le regretté Stanislas Karolak, pris d'un soudain accès de fureur, s'est écrié que l'article était un luxe inutile vu que le polonais s'en dispensait !

Les organisateurs avaient bien fait les choses en logeant les congressistes étrangers à l'hôtel Cornavin, cher aux tintinophiles (veuillent les adeptes de Spirou pardonner une petite trahison à celui qui vous parle, né à Marcinelle, la même

année et dans la même rue Jules Destrée que le groom carolorégien au patronyme d'écureuil), qui déploie d'ailleurs au beau milieu de son patio, afin que nul n'en ignore, une immense affiche du professeur Tournesol.

Vous venez en voisine. J'avais lu votre nom dans le programme. Il va de soi que je connaissais depuis longtemps certains de vos travaux, mais, comme l'usage ne s'est pas encore répandu d'arborer une photo des écrivains scientifiques en quatrième de couverture de leurs ouvrages, je m'étais enquis de vous auprès d'un collègue. Je l'entends encore : Marie-José Béguelin, oui, je vous présenterai et, vous verrez, c'est une chic fille.

Il avait raison. Le plan de mon discours sort de là tout tracé. *Primo*, qu'est-ce qu'une chic fille et comment le devient-on ?

(À moins qu'on ne naisse « chic fille » ? Vous connaissez l'adage : « On devient cuisinier, on naît rôtiisseur », que Gustave Guillaume reconcoctait à sa mode : « On devient grammairien, on naît linguiste ».)

Secundo, étant donné que cette qualité ne constitue pas une condition suffisante d'élection à l'Académie royale de langue et de littérature françaises, ni du reste, hélas, une condition nécessaire, de quelle façon êtes-vous apparue linguiste, justement, et, au bénéfice de l'épicène, linguiste parmi les plus distingués de sa génération ?

Vous êtes née à Bienne, dans le canton de Berne, un 21 juillet. (Par parenthèse, une date propice au fatum linguistique : le Danois Michaël Herslund ne manque jamais, m'a-t-il assuré, en fêtant ce jour-là son anniversaire, de trinquer « à la santé des grammairiens belges présents, passés et peut-être à venir » — je lui laisse la responsabilité de l'adverbe.) L'agenda de votre père consigne : « Aujourd'hui naissance à 23h20 de notre fille Marie-Josée, venue au monde comme un boulet de canon, par une nuit magnifique. » *Marie-Josée* avec *e* final. Il fallut batailler ferme contre l'état civil pour l'en ôter. La propagandiste de la féminisation des noms de titres, fonctions et professions que vous êtes en aurait-elle subi l'empreinte quand elle confesse que si *rectrice* ou *cafetière* ne l'ont jamais dérangée elle garde une instinctive réticence envers les ajouts d'un *e* sonore du type *professeu-re*, *docteu-re...* que prônent entre autres les Québécois ? Indépendamment de la cause, je partage ce sentiment.

Vos parents, Roland Béguelin et Marie-Louise Montandon, sont issus de Tramelan et Saint-Imier, deux villages horlogers des montagnes du Jura-Sud. Votre arrière-grand-père maternel était « boîtier or », c'est-à-dire fabricant de boîtes pour montres en or, et, pendant vos visites dominicales au grand-père paternel, à condition que la 203 noire qui chauffait à la montée ne vous trahisse pas en route, vous pouviez contempler, après une escapade gourmande au verger qui regorgeait de poires et de mirabelles, Léon Béguelin, fils de paysan promu artisan, réparant à longueur de journée, en blouse blanche et la loupe vissée à la lunette, les montres du voisinage.

(Il serait tentant d'augurer que vous devez à ces aïeux la méticulosité philologique qui vous caractérise. Ou la rigueur architectonique de votre autre grand-père, collaborateur occasionnel de Le Corbusier. À moins que ce ne soit l'habitude des hauteurs desquelles, à Pâques, avec votre sœur cadette, Nicole, vous faisiez rouler des œufs sur le gazon ou dans la neige.)

Votre mère Malou, morte jeune, en 1978, vous a inspiré quelques jolies pages que vous vous résoudrez sans doute à publier un jour : une belle femme brune, élégante, nimbée de charme, d'humour tendre et de sensibilité ; extravertie et intuitive, là où son époux se révélait rationnel, réservé, parfois tranchant. Le poète neuchâtelois Arthur Nicolet l'avait rebaptisée en hommage à ses talents de narratrice « Dame éloquentine ». Vous tenez également sous le coude des dizaines de lettres de votre grand-mère maternelle (que vous n'avez pas connue) à sa fille, pleines, dites-vous, de sollicitude et de détails stylistiques charmants, un précieux témoignage sur la vie quotidienne des villageois au début de la deuxième guerre mondiale.

Bien entendu, votre père, homme de plume et homme politique d'envergure, a joué dans votre édification intellectuelle et morale un rôle essentiel. Ne serait-ce qu'en vous dotant du sens dialectique. À l'école de commerce, déjà, pour séduire votre future mère, il lui écrivait ses dissertations en prenant soin d'adopter dans la sienne le point de vue argumentatif opposé. Magnifique apprentissage de l'art rhétorique et entraînement précoce à la controverse ! Plus tard, avant l'un ou l'autre référendum populaire à l'issue incertaine, il rédigerait préventivement, en parallèle, un bulletin de victoire et une exhortation à surmonter la défaite.

D'abord directeur d'imprimerie, il accepte le poste de rédacteur en chef du *Jura Libre* et initie en tant que secrétaire général du Rassemblement jurassien le combat de libération du Jura, qu'il mènera à bonne fin au travers des pires obstacles, des volées d'insultes — menaces de mort comprises — émanant d'anti-séparatistes bernois. « La personnalité la plus haïe de la Suisse officielle », constate un chroniqueur. Si en pareil contexte ses loisirs et sa disponibilité étaient forcément limités, la musique le reconforte au point qu'il achète en période de vaches maigres un tourne-disque avec l'argent patiemment mis de côté afin d'acquérir un frigo (l'épisode vous vaut la vision fugace de la plaque de beurre qui, l'été, rafraîchissait sous la douche, pendant que des flots de Mozart ou de Beethoven provenaient du salon...). Il lui arrivait à la maison de se montrer maladroit par timidité, votre mère s'employant à renouer les liens affectifs un instant distendus. Vous l'avez confié à son principal biographe : « Mon père avait un côté un peu patriarcal. D'un côté, il se disait féministe ; il a soutenu les droits politiques des femmes et il voulait que ses filles fassent des études. Mais il avait un côté un peu mâle archaïque aussi. C'était : Les femmes, apportez-moi mon café ! Taisez-vous les femmes. Il nous interrompait souvent : Vous ne savez pas ce que vous dites. »

Jusqu'à sa mort, survenue en 1993, il a produit une impression d'énergie indomptable. Vous évoquez son optimisme, la vivacité de son regard bleu, son aptitude à rire de toutes les situations pendant les rares moments de détente autour de la table familiale.

J'ai eu la curiosité de confronter vos souvenirs privés avec l'image publique du tribun qui (je cite une de vos lettres), « a véritablement consacré sa vie à son coin de terre francophone et durablement imprimé sa marque sur le destin de ses habitants ». Ouvrons à cet égard le fort volume de 400 pages dû à Vincent Philippe : *Roland Béguelin. La Plume-Épée*.

Plume, certes, mais surtout *épée*. Le ton, gaullien. À propos de ses compatriotes jurassiens réfractaires à l'autonomie : « L'histoire montre sans équivoque que, dans toute région politiquement dominée, une partie des citoyens, fussent-ils autochtones, sont partisans de l'État dominateur (...). Une minorité soumise à un pouvoir extérieur est toujours divisée, en raison de son état de dépendance. » Ou encore (Obélix à la rescousse d'Astérix) : « Il ne peut y avoir

d'autre porte de sortie que celle qu'on aura enfoncée. » Le polémiste a la dent dure : « ...la lourde tutelle du peuple alémanique le plus mal équilibré peut-être, non sans qualités certes, mais peu apte à s'élever au niveau des problèmes sentimentaux et humains que pose le mariage forcé avec un peuple vif et latin. »

Ses grandes causes : le Jura libre et unifié, puis, élargissant la perspective, la francophonie politique. Il noue des contacts étroits avec le Québécois René Lévesque, avec Lucien Outers, avec Jean-Pierre Chevènement (qui l'invite en 1979 à Belfort en compagnie de François Mitterrand, et c'est Béguelin, alors membre de l'Assemblée jurassienne et président du Parlement de la République et Canton du Jura, que les orateurs saluent en raccourci de « Monsieur le Président de la République », Mitterrand n'ayant droit qu'à un « Camarade »).

J'ai été l'écouter cette année-là, figurez-vous, à Watermael-Boitsfort, et il m'a entretenu... de grammaire. Sa francophilie était totale, chaleureuse, passionnelle, doublée d'un attachement indéfectible à la France. Il avait fondé en 1971 avec notre ancien Secrétaire perpétuel Marcel Thiry la Conférence des communautés ethniques de langue française, réintitulée en 1993 — l'adjectif *ethnique* s'étant alourdi entre-temps de connotations suspectes — Conférence des peuples de langue française. Il a connu et fréquenté Maurice Piron, à qui j'ai succédé en cette Académie, et Pierre Ruelle, qui m'y a reçu. Le 17 juin 1990, face au monument de l'Aigle blessé, il décrivait dans la défaite de Napoléon à Waterloo et la dévolution consécutive par le Traité de Vienne des marches romanes de l'Empire à l'ennemi germanique un drame commun au Jura et à la Wallonie. Il ne comprenait pas que les « fils de la France » (*sic*) acceptent d'abdiquer leur patrimoine, même littéraire, son jugement rejoignant en la circonstance celui de notre défunt confrère Charles Bertin : « Un écrivain appartient à la littérature française, allemande ou italienne, mais il n'y a pas d'écrivains suisses, sinon de passeport ». On transposera.

Roland Béguelin n'a jamais renoncé pour son compte aux Belles-Lettres. Vers le crépuscule de sa vie, il méditait un roman. Outre la masse de discours, d'éditoriaux, d'articles de journaux, de brochures et une correspondance foisonnante, on lui doit des poèmes de jeunesse éparpillés (un florilège en a réuni quelques-uns), une pièce de théâtre (non jouée), six contes et trois nouvelles. Il lisait avec voracité. Comme votre mère et vous d'ailleurs.

La lecture... Parlons-en. Très tôt, vous aviez manifesté votre envie d'apprendre à lire, mais vos parents s'y sont opposés, redoutant que vous vous ennuyiez ensuite à l'école. Vous en avez été quitte pour mémoriser à quatre ans les textes des livres illustrés qui vous étaient lus et pour les réciter en tournant les pages au bon endroit, fière de mimer une compétence qu'on vous refusait. En première primaire, le succès fut rapide. Vous vous mesurez dare-dare aux « vrais livres » (comprendre : avec plus de noir que de couleurs) et déchiffrez paragraphe après paragraphe la comtesse de Ségur. L'intérêt se mue progressivement en frénésie. Vous lisez un livre par jour, en moyenne. Vous recherchez partout une bibliothèque et un coin tranquille où vous isoler. Vous lisez sous les draps à la lumière d'une lampe de poche. Vous découvrez le Grand Meaulnes à neuf ans, Maupassant et Zola à treize. Au camp de ski, vous chargez vos bagages de classiques Garnier.

Conséquence heureuse, votre scolarité bénéficie de ce que vous butinez au dehors. Vous réussissez première sur 130 les examens d'entrée à l'école secondaire. Des dames arrêtent votre maman dans la rue, la congratulent, ce qui vous laisse personnellement de marbre, sinon que vous vous sentirez obligée d'entretenir la fierté des vôtres et de justifier la confiance de vos instituteurs et institutrices. C'est ainsi que la machine enseignante s'alimente de ses productions.

Au collègue de Delémont, plusieurs maîtres vous influencent. Les subtilités de la grammaire normative et de l'accord du participe passé des verbes pronominaux vous rebutent d'autant moins qu'à domicile votre père, féru de Grevisse, son auteur de référence, expose régulièrement ses dilemmes orthographiques et typographiques (il mettra toutefois du temps à prendre en considération ce que vous aviez à lui dire comme linguiste). Votre professeur de latin avait l'habitude de récompenser le travail de sa classe en égrenant à haute voix la grammaire de Grimal et vous saisissez grâce à lui, par-delà les rhapsodies de chapitres, la cohérence morpho-syntaxique de notre langue mère. Le professeur d'allemand vous éveille à de nouveaux idiomes.

Après la Maturité classique en 1968 à l'École cantonale de Porrentruy (à une demi-heure de train de Delémont), désormais capable de traduire Homère, Hérodote ou Virgile sans le secours d'un dictionnaire, vous irez poursuivre votre formation à Paris.

Malgré les 85 points obtenus sur un total de 86 (où diantre en avez-vous perdu un ?), qu'on n'aille pas soupçonner une Marie-José bas bleu, son horizon confiné aux études. Loin de là. Avec une joyeuse bande de copains cultivant le calembour et les plaisanteries de potaches, vous participez à l'intense ferveur identitaire et culturelle jurassienne, n'auriez manqué pour rien au monde les fêtes, les soirées de théâtre, de poésie et de chansons organisées en des arrière-salles de bistrots. Incidemment, vous éprouvez la difficulté, à l'époque où l'homme marche sur la Lune, d'être née fille en cette Suisse qui ravalait volontiers les femmes, toujours privées de droit de vote, au rang d'objets décoratifs. Vous ne l'entendez pas de cette oreille, donnez vos avis, soutenez hardiment votre point de vue et récoltez en retour le surnom de « Beguelinus à la tête de bois » (remarque adventice, il eût mieux valu féminiser : « Ubi eris Beguelinus, ero Beguelina »). Vous déplorez aujourd'hui encore que la représentation de vos concitoyennes dans les postes à responsabilité demeure insuffisante et qu'il n'y ait par exemple que 15% de femmes professeurs d'Université.

Quelle direction choisir quand on croule sous les dons ?

Votre penchant le plus ancien, quasiment inné : la médecine. Les sciences naturelles, la biologie vous fascinent. (Vous continuez d'ailleurs, m'a-t-on soufflé, à vous jeter avec avidité sur les informations médicales, les magazines de vulgarisation et les notices de médicaments.) Mais vos proches vous dissuadent : « de trop longues études pour une femme qui ensuite se marie et cesse d'exercer à cause des enfants ». Votre père vous verrait plutôt juriste et avocate vouée — dévouée — aux questions jurassiennes. Saturée de conflits, de révoltes et de clameurs, vous optez pour la sérénité de l'archéologie. Du Jurassien au Jurassique, en quelque sorte.

Vous voilà donc à Paris. Une famille française un brin bohème vous héberge. Vous occupez une chambre rue des Bois, dans le XIX^e arrondissement, un quartier préservé, aux allures de province : marché pittoresque, échoppes de bougnats... Le jardin brusquement surgi au détour de deux immeubles offre en mai des senteurs de seringa et toute l'année un paradis aux chats errants.

La rentrée universitaire n'a lieu, on sait pourquoi, qu'en janvier 69. Vous suivez un cours d'iconographie grecque dans un local manquant — désorganisation étrange aux yeux d'une Suissesse... — tantôt de chaises et tantôt

d'enseignant. À Censier, vous excellez en version grecque et latine ; mal à l'aise, avouons-le, en dissertation, où vos condisciples français, rompus à l'exercice, avaient une longueur d'avance. Vous vous rattrapez dans les explications de texte.

Le calendrier s'accélère, les modèles s'incarnent en des noms familiers aux adeptes de nos disciplines. Jean Perrot vous dévoile l'admirable structure de la phrase latine (vous vous en souviendrez dans la distinction opérée avec Alain Berrendonner de la micro-syntaxe d'en deçà de la phrase et de la macro-syntaxe d'au-delà). Christiane Marchello-Nizia vous révèle Chrétien de Troyes et les saveurs de l'ancien français. Les conférences à l'École pratique des Hautes Études d'Armand Minard, Michel Lejeune, Françoise Bader (votre future directrice de thèse) vous initient au sanskrit védique, au tsigane, au mycénien, au vénète et à la grammaire comparée, scellant votre vocation de linguiste.

Vous quittez Paris une maîtrise de lettres classiques en poche, option langue, et un certificat d'études indiennes classiques (double mention « très bien », naturellement), nantie de surcroît d'une robuste culture cinématographique acquise dans les salles du Quartier latin. Rentrée au bercail, mariée, vous accompagnez Claude Reichler à Milan et enseignez le latin à la Scuola svizzera, hantant au passage — avec quelle ferveur ! — l'opéra. Mère de deux filles (qui synthétiseront à la longue vos penchants inaboutis, Mathilde, musicologue, metteuse en scène, elle a appris le russe et prépare une thèse sur Moussorgski, et Louise, neuro-psychologue, elle œuvre en milieu hospitalier à Lausanne), vous hésitez quant à votre destinée. Femme au foyer à l'exemple de votre mère ? Ou auxiliaire du mari, dont vous relisez les chapitres de la thèse en littérature française ? Il vous encourage au contraire à reprendre vos études, en linguistique générale cette fois. La résolution ne vous empêchera pas, membre active de l'Association suisse des traducteurs et interprètes, de continuer à effectuer pour garder la main une série de traductions de l'allemand et de l'italien.

Vos mentors à l'Université de Genève sont illustres : Luis Prieto et Daniele Gambarara. Robert Godel et Georges Redard vous incitent à exploiter des notes d'étudiants du visionnaire et génial Ferdinand de Saussure. Résultat : licenciée pour l'enseignement de la linguistique branche A en juin 1978 (excusez du peu : écrit, 6 sur 6 ; oral 6 sur 6 ; mémoire 6 sur 6). Votre mémoire est publié en 1980. Vous soutenez en 1984 une thèse sur les noms latins du type *mens* (parue en 1986 à

Bruxelles dans la Collection Latomus) et méritez — vos pareils à deux fois ne se font point connaître — le prestigieux Prix Charles Bally.

La suite est de l'ordre du *curriculum*. Et du *cursus honorum*.

Assistante à temps partiel à l'Université de Lausanne, vous assurez un cours facultatif de linguistique au Collège Calvin et enseignez le français langue étrangère à l'École de langue et civilisation française de l'Université de Genève. Chargée de cours, maître-assistante puis professeur associée à l'Université de Fribourg. Professeur associée à l'Université de Lausanne. En 1990, professeur extraordinaire de linguistique française à l'Université de Neuchâtel ; en 1991, professeur ordinaire.

Reprenons notre souffle. De 2002 à 2003 et de 2005 à 2007, Directrice de l'Institut de philologie romane et de linguistique française. Dans l'intervalle, de 2003 à 2004, Vice-rectrice chargée des affaires académiques et Présidente de la Commission des nominations. Depuis 1991, Présidente du Groupe Bally de l'Institut romand de Recherches et de Documentation pédagogiques. Depuis 1996, représentante du canton de Neuchâtel au sein de la Commission philologique du Glossaire des patois de la Suisse romande. Depuis 2007, Directrice de l'Institut des sciences du langage et de la communication.

Vos activités rayonnent vers l'extérieur lorsque vous assumez la présidence de la Délégation à la langue française de Suisse romande (nous allions à partir de là nous revoir régulièrement, en Suisse, en France, en Belgique ou au Québec, à l'occasion de la rencontre annuelle des différents organismes de la Francophonie du Nord : je conserve en l'esprit les séminaires organisés à Neuchâtel sur « l'accueil des migrants en terre francophone » et à Genève sur « l'intercompréhension entre les langues voisines »). Lionel Jospin Premier Ministre vous nomme en 1999 au Conseil supérieur de la langue française, en la bonne compagnie d'André Goosse, Président aussi du Conseil international de la langue française, que vous rejoignez. En 2005, le Fonds national belge de la Recherche scientifique vous désigne membre de sa Commission philologique. Vous êtes à présent notre consœur. Le survol de votre carrière aura montré à chacun combien nous sommes heureux et fiers de vous accueillir.

Mesdames, Messieurs, calez-vous dans vos fauteuils, nous avons pour être un tant soit peu complets à feuilleter maintenant les neuf livres et la grosse centaine

d'articles dus à Marie-José Béguelin, dans les quatre domaines (1) de la grammaire comparée des langues indo-européennes, des études saussuriennes, de l'histoire et épistémologie de la linguistique, (2) de la pragmatique, de la théorie de la référence et de la macro-syntaxe, (3) de la linguistique appliquée à l'enseignement du français, de questions de norme et de terminologie grammaticales, (4) de problèmes de gestion et de politique linguistiques.

La Directrice me rappellerait vite à l'ordre, le public s'impatienterait et votre modestie en souffrirait.

Quels titres épinglez, fût-ce au pas de charge ? La « notion de mot en latin et dans d'autres langues indo-européennes anciennes » (1988) ? Ou « la méthode comparative : problèmes épistémologiques en diachronie linguistique » (1994) ? Ou « des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales » (2000) ? Ou, déjà plus accessibles, quoique..., « pour une rhétorique des contenus implicites : l'exemple des mots d'esprit » (1985 et 1989), « contrôle du sujet zéro de l'infinitif et programmation de la période » (1995), et ceci, alléchant, « l'usage des SN démonstratifs dans les *Fables* de La Fontaine » (1998) ; et, un des derniers-nés, « grammaticalisation et renouvellement formel de *en veux-tu en voilà* » ?

On *voudrait* bien, mais, décidément, le temps manque. Je m'en tiendrai sagement à deux axes : la fortune saussurienne et la linguistique appliquée.

Premier axe. Bien qu'une franciste ait rarement mission d'enseigner Saussure, vous vous y replongez toujours avec délices. La notoriété planétaire du *Cours de linguistique générale*, ouvrage posthume (1916), transcrit par les épigones Bally et Sechehaye, a fâcheusement occulté selon vous l'éblouissante œuvre de jeunesse qu'est le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879) et le *Recueil des publications scientifiques*, réalisé après le décès du Genevois (1922). Vous ressuscitez la fièvre intellectuelle des écrits autographes et des leçons, perceptible en filigrane des notes d'étudiants, et dénoncez l'actuelle épistémologie bancaire d'une linguistique diachronique versant — les vocables sont de vous — dans l'« obscurantisme », le « simplisme » ou le « fétichisme », en ce qui concerne notamment les échelles ou les parcours de grammaticalisation et la notion « de pur confort », « faiblement théorisée » (si vous saviez à quel point je vous approuve), de *continuum*. Vous en arrivez à secouer le cocotier des divisions

traditionnelles entre morphologie et syntaxe, entre grammaire et lexicologie. Un ouragan de fraîcheur.

Deuxième axe. Vous n'êtes pas de ces théoriciens qui s'imagineraient déchoir en rendant leur pensée applicable. Ici encore, vos intitulés sont parlants : « Les problèmes d'emploi du gérondif et des participiales en français contemporain » (1995), « Déficits dans la maîtrise des procédés de cohésion » (1995), « Le repérage spatio-temporel dans le discours rapporté : remarques sur les règles et les emplois » (1997), « La complémentation verbale. Quels savoirs pour l'enseignant ? Quels savoirs pour l'élève ? » (2001). Le livre majeur de cette veine est celui que vous avez dirigé : *De la phrase aux énoncés. Grammaire scolaire et descriptions linguistiques*, publié en 2000 à Bruxelles, chez De Boeck-Duculot, dans la bien nommée collection « Savoirs en pratique », et auquel l'Académie thérésienne a eu la bonne idée de décerner le Prix Joseph Houziaux. Tout est à lire, des quantités d'extraits seraient à citer, l'ensemble appelle à chaque page la discussion constructive — sur les syntagmes, sur la phrase (clause et période), sur les natures et les fonctions, sur la terminologie grammaticale, sur l'oralité...

Je m'arrête.

Chère Marie-José, votre portrait s'avèrerait trop infidèle si j'oubliais de mentionner que vous avez présidé à Genève l'Association pour une Collection d'Études littéraires. Cela signifie qu'en vous la linguistique n'a pas étouffé l'amour de la littérature. Or la spécificité de notre Académie est de juxtaposer des écrivains et des écrivains. Vous verrez à l'expérience ce qui nous unit. Et ce qui nous différencie ? Je hasarderais ceci, à mi-chemin de l'humilité et de l'orgueil. Un savant est à brève échéance remplaçable. Qu'Einstein n'eût pas existé et il se serait trouvé un jour ou l'autre un astro-physicien mettant au point l'équation $E = MC^2$. Le poète, le dramaturge, le romancier est unique : en l'absence de Proust, personne, jamais, n'aurait écrit *À la recherche du temps perdu*.

Mais la science, toute science, dont la linguistique — voilà notre dignité vis-à-vis de la création artistique individuelle, — est cumulable. Des milliers de serviteurs éparpillés dans le vaste monde forgent inlassablement la longue chaîne des progrès de l'Humanité pensante.

Vous en êtes d'ores et déjà, et pour l'éternité, un solide maillon.

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Marc Wilmet, *Réception de Marie-José Béguelin. Séance publique du 26 septembre 2009* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < www.arlfb.be >